

Christophe Schuwey, *Un entrepreneur des lettres au XVII^e siècle. Donneau de Visé, de Molière au Mercure galant*. Paris : Classiques Garnier, 2020. 552 pp. Figures, notes et index. 58 €. ISBN 978-2-406-09570-5.

Réponse de Christophe Schuwey, Yale University

« Bursting with insights » — le généreux *incipit* d'Ann Blair s'applique avant tout aux essais qui composent ce forum. C'est une chance et un honneur lorsque des collègues que l'on admire consacrent leur temps et leur expertise à un sujet auquel on croit, surtout lorsqu'il s'agit d'un auteur longtemps tenu à la marge. Je remercie ainsi Ann Blair, Marion Brétéché, Deborah Steinberger et Alexis Lévrier d'avoir pris le temps de me lire dans une période aussi chargée et difficile ; mais je les remercie plus encore de partager leur expertise et leur savoir, d'entrer en débat, de soulever des questions centrales et de construire ainsi, ensemble, un savoir et un champ. Ma profonde gratitude va également aux éditeuses Hélène Billis et David Harrison qui ont cru mon ouvrage suffisamment intéressant pour organiser ce *H-France Forum*.

Ce qui me rend très heureux, c'est d'abord de lire que mes collègues partagent mon enthousiasme pour ce corpus et pour les questions qu'il soulève. Lorsque Marion Brétéché trouve les ouvrages de Donneau « suggestifs » et « remarquables », j'ai le sentiment d'avoir communiqué cette curiosité qui m'a animé tout au long de la recherche et de la rédaction.[1] En écrivant cet ouvrage, j'avais en tête un champ, celui de la littérature française du second XVII^e siècle — mais aussi, et peut-être surtout, l'image que l'on a de ce siècle et les conséquences de cette image sur les divisions disciplinaires et les périodisations. En tirant la littérature du « Grand Siècle » du côté du monumental, des marbres, de la lenteur, de la sacralisation et de l'érudition, l'histoire littéraire a fait oublier que ce siècle rapide et nerveux constitue un jalon essentiel dans le développement d'un marché du livre et de la culture, de techniques commerciales, des médias, de l'actualité, des modes, de l'étranger, du vedettariat, de l'information et de la désinformation (pour ne citer que cela) et, surtout, que ces paramètres sont essentiels pour comprendre la production culturelle du siècle. Aujourd'hui encore, les préjugés demeurent, en dépit de décennies d'articles et d'ouvrages individuels et collectifs qui travaillent à renverser les marbres figés d'un certain Classicisme, à démontrer l'importance d'autrices et d'auteurs non canoniques, à souligner le rôle déterminant des lectrices et donc du public dans le développement de la littérature, à révéler des pans entiers de culture largement occultés et à remettre ces dimensions essentielles sur le devant de la scène. Depuis qu'en 2012, Claude Bourqui m'a invité à enquêter sur un certain Jean Donneau de Visé, cet entrepreneur des lettres m'est progressivement apparu, non comme une exception qui confirmerait la règle, mais bien plutôt comme la règle trop souvent dissimulée derrière les exceptions. Dès lors que l'on intègre sa production à l'équation, Donneau défait les certitudes, transforme les corpus et les grands récits du XVII^e siècle et démontre qu'il est difficile de comprendre les *majores* sans les (prétendus) *minores*. Donneau « matters », comme l'écrit Deborah Steinberger, parce qu'il change *les* histoires, suspend les certitudes et les périodisations établies pour observer différemment nos objets[2].

Je remercie ainsi Ann Blair d'inscrire les pratiques de Donneau et de ses libraires dans un contexte plus large, et de réaliser cette « historicisation de pratiques antérieures et postérieures » à laquelle appelle également Marion Brétéché. Une inscription chronologique d'abord, lorsque Ann Blair se demande « what exactly was distinctive about DV's methods as opposed to those deployed by the compilers of major reference works in the 16th century ». C'est effectivement dans les travaux sur le XVI^e siècle que j'ai trouvé les notions les plus opératoires pour éclairer ses pratiques (pp. 157-158). Celles-ci ne me semblent donc pas nouvelles en soi — et c'est peut-être tout l'intérêt de la chose. Henri-Jean Martin avait en effet qualifié le siècle de Louis XIV de « point zéro de l'art du livre »[3] faute de développement technologique marquant ou de pratiques nouvelles. Or Donneau invite à déplacer le regard : l'innovation n'est pas à chercher dans un développement technologique, mais dans le réinvestissement d'usages et de pratiques préexistantes dans un but différent. Un procédé d'imprimerie tel que la composition par forme n'a rien de nouveau, mais il a peut-être permis la production en flux tendu du *Mercure galant*, au fil des contributions reçues, sans attendre de disposer de tous les éléments pour préparer le volume mensuel. La modularité — la combinatoire d'unités textuelles autonomes, modifiables, supprimables et déplaçables au sein d'un ouvrage — est une pratique héritée du XVI^e siècle, mais pour Donneau, ce *perpetuum mobile* devient une possibilité d'actions commerciales et politiques multiples, combinant différents contenus d'actualité pour étendre les segments de publics visés ;[4] à cet égard, les réflexions de Marion Brétéché ainsi que les remarques d'Alexis Lévrier invitent à étendre cette question au XVIII^e siècle et à observer ces pratiques et leur sens sur une période longue. Les recueils savants et les *Nouvelles Nouvelles* font tous deux un usage commercial des tables des matières : elles sont conçues « both to attract readers and, judging from the accompanying blurbs, to instruct them in the methods of consultation reading » ;[5] en effet, dans le cas des *Nouvelles Nouvelles*, la table ne sert pas à s'orienter dans l'ouvrage mais à étendre les publics cibles sur la diversité des pièces assemblées. En d'autres termes, et pour poursuivre la réinscription « dans le social » à laquelle appelle Marion Brétéché, Donneau nous rappelle que le sens de ces pratiques et de ces « entours du texte »[6] ne leur est pas inhérent, mais qu'il dépend de l'utilisation qui en est faite pour agir dans un contexte particulier. Le fascinant manuscrit que partage Ann Blair, dont les motifs floraux correspondent à la typographie du *Mercure galant*, invite ensuite à une réinscription médiatique du travail de Donneau. Je songeais ainsi au commentaire d'Elizabeth Eisenstein, lorsqu'elle évoque les logos gothiques du *New York Times* ou du *Washington Post* pour rappeler combien il était « misleading to take Gothic script as a symbol of the transitoriness of medieval renaissances ».[7] Cette circulation entre le tracé de la plume et la fonte de plomb, pour paraphraser François Moureau, illustre tout l'intérêt du *Mercure* pour l'histoire de la lecture, de la culture imprimée, mais aussi pour celle du *marketing* : à considérer par exemple que la pratique manuscrite ait influencé la charte graphique du *Mercure*, on s'interroge alors sur la valeur attachée à ces décorations qui inciterait Donneau et son imprimeur Blageart à s'en servir. S'agirait-il par exemple de renforcer l'impression de lettre privée et intime sur laquelle joue le *Mercure galant* pour assurer son positionnement ?[8] L'enquête poursuivrait ainsi la recherche sur la charte graphique sophistiquée du *Mercure*, ses diverses fontes et leurs emplois.

Une nouvelle enquête, donc, parmi celles que mes collègues invitent à poursuivre sur le périodique. Je souscris entièrement à la remarque de Deborah Steinberger, lorsqu'elle pointe mon manque d'analyse sur les nouvelles dans le *Mercure*, un type de contenu dont ses travaux révèlent d'ailleurs la diversité des fonctions et des formes.[9] Cette absence est, si j'ose dire, volontaire. Deborah

Steinberger souligne avec finesse combien mon objet contamine ma recherche ; c'est peut-être vrai également pour le *Mercurus galant* : je ne conçois l'étude de ce périodique participatif que de manière collaborative. Par leur diversité, les 472 volumes parus de 1672 à 1710 qui multiplient gravures, airs, nouvelles, informations, traités, etc. forment un véritable continent que seul un effort collectif, après les travaux pionniers des dernières décennies, peut aujourd'hui éclairer, ce dont témoigne la recherche actuelle sur le périodique.[10] En réinscrivant le *Mercurus* dans la production de Donneau, ma contribution voulait répondre à la question « What is the *Mercurus galant* ? »[11] : pourquoi et comment est-il créé et quelles fonctions revêt-il ? Cette approche permet notamment d'étudier la genèse complexe du périodique et les moyens de production importants qu'il mobilise, près d'un siècle avant l'*Encyclopédie* ;[12] de mettre en évidence la dimension historiographique du *Mercurus*, à la suite des travaux de Marion Brétéché qui a étudié dans le détail l'importance de cette fonction dans les *Mercurus*, en particulier ceux de Hollande ;[13] d'insister, enfin sur l'évolution médiatique que le périodique apporte à la publication collaborative et la conversation de littérature galante. Les questions d'Ann Blair par rapport aux modalités de la collaboration disent bien les enjeux que soulève ce modèle : quelle inclusivité ? Quel pouvoir réel pour Donneau ? Quelles transformations pour le statut d'auteur ? Outre les réécritures que j'ai pu étudier (pp. 378sq et 405sq), et les différents travaux sur ces questions,[14] c'est une invitation à privilégier l'étude de l'écriture collective et ses modalités plutôt que celle des grands auteurs et des grandes autrices. Deborah Steinberger relève également que le rôle de Thomas Corneille appelle bien d'autres recherches. Il doit assurément être revu à la hausse : les différents documents à son sujet et les références à son travail dès les *Nouvelles Nouvelles* suggèrent une collaboration de longue date avec Donneau et un profil qui dépasse celui de l'auteur de théâtre.

En lisant les réactions de mes collègues sur « L'Illusion de la presse », j'aurais voulu être plus clair sur l'objectif de ce chapitre ; la conversation à laquelle il donne lieu contribue toutefois, je crois, à décloisonner les champs et les approches. En décontextualisant ces dix pages de la réflexion d'ensemble, Alexis Lévrier passe toutefois à côté du propos. Difficile de dire que je « refuse tout apport » de Donneau à l'histoire de la presse alors que je précise (p. 323) qu'« il ne s'agit aucunement de dire que cette approche [considérer le *Mercurus* comme de la presse] est fautive, seulement de problématiser ce rapprochement pour identifier et rectifier les illusions d'optique qu'il produit ». Difficile également de prétendre que j'ignore Jean Sgard alors que je recours à plusieurs reprises aux dictionnaires qu'il a dirigés et à ses critères. Difficile surtout de justifier certaines affirmations — « s'il [Christophe Schuway] a raison de mettre en évidence le statut hybride de beaucoup de publications au XVII^e siècle, le *Mercurus galant* n'a pas grand-chose de commun avec elles » — qui recouvrent en réalité des approximations d'autant plus étonnantes que j'analyse précisément ces questions dans la suite de l'ouvrage. Affirmer ainsi que le *Mercurus* compte comme « l'un des trois grands périodiques “à privilège” successivement créés au XVII^e siècle, après la *Gazette* et le *Journal des savants* » pour lequel les auteurs reçoivent « un privilège personnel, sans limitation de durée » relève ainsi doublement de la téléologie. L'ensemble clos qu'énonce Alexis Lévrier occulte d'abord les multiples *Lettre en vers* des années 1650-1670 qui, même si elles n'ont pas survécu au XVII^e siècle, constituent un jalon essentiel dans le développement et la diversification de la presse française et européenne.[15] Certaines d'entre elles bénéficient précisément d'un privilège « personnel » et « sans limitation de durée » (pour reprendre les termes d'Alexis Lévrier) et, à ce titre, la *Lettre en vers* de Robinet fait l'objet en 1684-1685 d'une affaire intéressante tant pour l'histoire de la presse que pour une

protohistoire de la propriété intellectuelle (pp. 372-374). Surtout, les pages que je consacre à la genèse du *Mercur*e et à son privilège (pp. 335-353) contredisent directement ce qu'avance Alexis Lévrier. Les clauses du privilège qu'obtient le *Mercur*e à sa création en 1672 sont en effet identiques à celles que reçoivent des recueils de nouvelles, de poésie ou divers traités.[16] Même lors du redémarrage du périodique en 1677, c'est ce même privilège qui est utilisé. Et ce n'est qu'en 1678, après bien des volumes et des évolutions, que le *Mercur*e obtient finalement le privilège spécifique auquel songeait probablement mon collègue. Si je m'attarde un peu sur cet exemple, c'est qu'il illustre tout le problème de plaquer hâtivement de grands récits sur une histoire résolument instable, poreuse et complexe. L'attention à ce type d'épisodes, à cette circulation et à cette instabilité, lorsqu'ils permettent d'interroger nos disciplines et la manière dont elles sont construites, constitue la condition de base d'un champ actif et fécond.

Car le but du chapitre était précisément ce que Marion Brétéché écrit bien mieux que je ne l'ai fait, à savoir : « penser le *Mercur*e galant au sein de la presse périodique du temps en même temps que dans la littérature, toutes deux appartenant au monde de la librairie ». La nature complexe du *Mercur*e galant mérite d'être discutée plutôt que simplifiée, parce qu'elle modifie les périodisations — les réflexions de Marion Brétéché invitent ainsi à mettre en perspective, avec le XVII^e siècle, des pratiques bien étudiées au XVIII^e siècle —, engendre des questions nouvelles et permet des rapprochements révélateurs. L'« illusion », dans « l'illusion de la presse », visait bien plutôt le champ des études littéraires que celui de l'histoire de la presse. Il me semblait trop évident — et j'aurais dû l'écrire bien plus franchement — que le *Mercur*e galant est un périodique et qu'il participe directement des histoires de la presse. J'ai cru dès lors plus urgent de souligner, pour le XVII^e siècle, la proximité du *Mercur*e galant avec le monde du livre, avec la pratique du recueil comme mode de publication,[17] sa porosité avec la littérature, à la fois dans ses pratiques (notamment la périodicité) et dans ses contenus, que de redire encore une fois ce qui ne me semblait plus faire débat. Urgent car, comme le relève également Deborah Steinberger, cette idée de « presse » (et les idées apparentées) exclut régulièrement, aujourd'hui encore, le *Mercur*e galant de corpus et de réflexions sur le XVII^e siècle, alors même qu'il constitue l'une des révolutions médiatiques et sociales du siècle. Le périodique est largement ignoré par l'histoire du livre ; par l'histoire de la poésie, alors que le périodique a profondément transformé la production et la diffusion de celle-ci ;[18] il l'est aussi par plusieurs travaux sur la poétique de l'histoire alors qu'il en participe directement ; par l'histoire de l'art et la musicologie, alors que les gravures qu'il diffuse chaque mois transforment la circulation et le commerce de l'estampe et qu'il joue un rôle essentiel dans la circulation et la création musicale.[19] Ces exemples ne sont évidemment pas là pour pointer des coupables inexistants, mais pour illustrer la nécessité de discuter l'« illusion » que crée la catégorie « presse » (comme toute catégorie) afin d'éviter, à l'avenir, de reléguer le *Mercur*e à la marge des disciplines.

Admettre une telle porosité complexifie évidemment les choses, puisqu'elle nécessite d'interroger la dimension médiatique de genres apparemment non périodiques (tels que les romans) et leur rôle, par exemple, dans la diffusion du message royal ou des portraits de célébrités du moment ; corollairement, il faut considérer le *Mercur*e comme un lieu de littérature à l'égal du livre. C'est à ce prix que l'on peut poser les questions « ensemble », comme invite à le faire Marion Brétéché. Pensons ainsi à la pratique des contributions et réactions de lecture. En évoquant les appels à contributions lancés par Gessner pour son volume sur les poissons, Ann Blair montre bien qu'il y a une pratique générale — la collaboration des lectureuses — au sein de laquelle les lettres de

lecteurs de presse pourraient être réinscrites et réenvisagées. On songe aussi au *Theatrum Orbis Terrarum* et ses dizaines de rééditions permettant d'intégrer au fur et à mesure les contributions de différents géographes.[20] Ce second exemple invite également à repenser la notion de périodicité, qui apparaît alors comme une question de degré : les grands romans du XVII^e siècle, qui paraissent à intervalles réguliers pendant plusieurs années, le *Mercure*, qui paraît chaque mois, les *Caractères* de La Bruyère, augmentés chaque année entre 1688 et 1696[21], tout cela peut se penser ensemble, dans un *continuum* qui va d'un livre publié une seule fois à une gazette hebdomadaire, en passant par des rééditions augmentées et des suites. Il en va de même pour la question du contenu : tous les types de contenus parus dans le *Mercure* paraissent aussi dans les livres (y compris l'actualité) et vice versa, mais aussi, tout ce que Donneau a publié avant le *Mercure*, sur des supports non périodiques se retrouvent dans le *Mercure*. Ainsi, au XVII^e siècle, les disciplines doivent-elles regarder aux deux endroits — ni seulement dans les journaux, ni seulement dans les livres, et bien au-delà de ces deux seules catégories.

Et c'est ainsi que Donneau transforme les récits et les corpus du XVII^e siècle : puisque des objets aussi étranges que *Le Cocu imaginaire* ou *L'Amour échappé* existent, puisqu'il faut bien constater qu'au XVII^e siècle déjà, il faut produire vite, cibler, adapter, saisir l'occasion, il paraît alors bien difficile de maintenir ce siècle dans les termes élégants d'honnêteté, de classicisme et de *prémoderne* ; du moins, faut-il problématiser ces termes et dissiper les malentendus que véhiculent encore ces étiquettes. Étudier Donneau constitue *l'un* des moyens pour défaire la triade auteur-œuvre-livre, pour relativiser le canon et pour comprendre les enjeux de cette littérature et de cette culture au croisement du commercial, du social et de l'esthétique. Les voisinages frappants qui apparaissent entre le XVII^e siècle et notre « post-modernité » invitent alors à réévaluer l'importance de cette période pour comprendre notre présent et, surtout, à repenser l'ensemble de nos périodisations. Dans tout cela, Donneau n'est cependant qu'un exemple : après Donna Haraway, il ne s'agit pas de remplacer un centre par un autre, mais bien d'abandonner l'idée de centre pour mieux interroger l'ensemble.[22] Un tel Forum contribue, je crois, à cela — je remercie donc mes six collègues de m'avoir invité avec tant de générosité à une conversation enthousiasmante, ainsi que les lectorices d'H-France qui me pardonneront, je l'espère, cette réponse bien trop longue.

NOTES

[1] Je profite ici d'exprimer mon immense gratitude à Michèle Rosellini pour son travail d'éditrice hors pair.

[2] Le titre de mon ouvrage dit également ce qu'il doit au travail de Nicolas Schapira, *Un professionnel des lettres au XVII^e siècle : Valentin Conrar* (Seyssel : Champ Vallon, 2003).

[3] Henri-Jean Martin, *Histoire et pouvoirs de l'écrit* (Paris : Perrin, 1988), p. 305.

[4] Sur la notion d'action voir GRIHL, *Écriture et action* (Paris : EHESS, 2016). Sur la modularité, Mihel Jeanneret, *Perpetuum Mobile* (Genève et Paris : Macula, 1997), pp. 232-236 ; sur son application à la littérature du second XVII^e siècle, Delphine Denis, *Le Parnasse galant* (Paris, Champion, 2001), p. 178.

[5] Ann Blair, *Too Much to Know* (New Haven: Yale UP, 2010), p. 133.

[6] Terme emprunté au nouvel ouvrage d'Ann Blair, *L'entour du texte : la publication du livre savant à la renaissance* (Paris : BnF, 2021).

[7] Elizabeth Eisenstein, *The Printing Press as an Agent of Change* (Cambridge UP, 1979), vol. I, p. 233.

[8] Jennifer Perlmutter, « Journalistic intimacy and Le Mercure galant » in Russel Ganim et T. M. Carr, Jr. (dir.), *Origines* (Tübingen: G. Narr, « Biblio 17 », 2009), pp. 223-231.

[9] Sur le sujet des nouvelles en particulier, outre ses communications et ses articles à paraître, voir notamment Deborah Steinberger, « Obstinate Women and Sleeping Beauties in the Kingdom of Miracles: Conversion Stories in the *Mercure Galant's* Anti-Protestant Propaganda », *Papers on French Seventeenth-Century Literature*, vol. 40, 58 (2013): 1-15. Voir également l'ouvrage d'Allison Stedman, *Rococo fiction* (Lewisburg : Bucknell, 2013).

[10] Voir bien sûr les nombreux travaux et répertoires importants de Monique Vincent, ainsi que l'attention que lui a porté Joan DeJean, notamment dans *Ancients and Moderns* (U. Chicago Press, 1997). Depuis, la mise à disposition de [l'édition en ligne](#) du *Mercure* par Anne Piéjus et Nathalie Berton-Blivet sur la plateforme OBVIL ainsi que la numérisation des volumes sur Gallica qu'elle a entraînée constitue un jalon essentiel de la recherche sur le périodique. Le projet *Écrire l'Amérique française dans le Mercure Galant : discours d'actualité et imaginaire colonial sous Louis XIV* dirigé par Kim Gladu s'inscrit également dans cette approche collective. Le n° 270 de la revue *Dix-septième siècle*, dirigé par Anne Piéjus et Deborah Blocker (2016) illustre toute l'importance d'une approche pluridisciplinaire. Dans ce numéro, sur la collaboration en particulier, les articles d'Anne Piéjus (« Poètes et musiciens. Stratégies d'anonymat et de dévoilement dans les poésies en musique du *Mercure galant* » : 115-132), de Geoffrey Turnovsky (« Les lecteurs du *Mercure galant*. Trois aperçus » : 65-80), de Sara Harvey (« Commerces et auctorialités dans les Extraordinaires du *Mercure galant* ») et d'Elsa Verret-Batsy (« "Être quelque chose comme un auteur" : le statut paradoxal de l'énigmatiste dans le *Mercure galant* » : 97-114). Sur les implications sociales de cette collaboration, voir le chapitre important qu'Allison Stedman a consacré au périodique dans *Rococo fiction, op. cit.* : 81-168. Sur les énigmes, consulter également [la base de données intégrale](#) de Timothée Léchet, et l'article de Sara Harvey, « Les fins de l'obscurité dans le *Mercure galant* », in Delphine Denis, (dir.), *L'obscurité. Langage et herméneutique sous l'Ancien régime* (Louvain : Bruylant-Academia, 2007), pp. 171-182 ; voir également le travail de Sara Harvey sur la conservation de la littérature, « Récit de publication, récit de publiciste : de quelques discours préfaciels dans le *Mercure galant* » in Ioana Galleron (dir.), *L'art de la préface au siècle des Lumières* (Presses Universitaires de Rennes, 2007), pp. 133-142, et sur la critique dramatique et l'ethos du critique, « Les figures du critique dans la presse périodique littéraire : le cas du *Mercure galant* (1672–1721) » in Mathilde Bombart, Sylvain Cornic, Edwige Keller-Rahbé et Michèle Rosellini (dir.), *À qui lira, Littérature, livre et librairie en France au XVII^e siècle* (Tübingen : Gunter Narr, 2020), pp. 271–281. Sur la réception du *Mercure galant*, voir Deborah Steinberger, « Un nain géant : Le *Mercure Galant* devant ses critiques » in *Mineurs, minorités, marginalités au Grand Siècle, op. cit.*, pp. 173-180 ; ainsi que

l'édition de *La Comédie Sans Titre* dirigée par Marie-Ange Croft et Françoise Gevrey dans *Écrire l'actualité : Edmé Boursault, spectateur de la cour et de la ville* (Reims : Épure, 2017), avec notamment l'article d'Alexis Lévrier, « La figure du journaliste dans *La Comédie sans titre* : avènement et mise en scène du pouvoir médiatique », pp. 465-478. Cette bibliographie, déjà longue, n'est qu'indicative. Voir ci-dessous, notes 13 et 19, pour des travaux sur la dimension historiographique du *Mercur*e ainsi que sur la musique et les gravures.

[11] Titre d'un panel organisé par Allison Stedman au colloque annuel de la SE17 en 2014.

[12] Sur le *Mercur*e galant comme prolégomènes à l'*Encyclopédie*, voir Barbara Selmeçli et Adrien Paschoud, « Le *Mercur*e galant (1672-1710) : un jalon significatif sur la voie de l'encyclopédisme des Lumières », *Recherches sur Diderot et l'Encyclopédie* 51 (2016) : 143-167.

[13] Marion Brétéché, *Les Compagnons de Mercur*e (Ceyzérie : Champ Vallon, 2015) et « Entre histoire et actualité : le pari des mercures historiques et politiques (1686-1730) » in Alexis Lévrier et Adeline Wrona (dir.), *Matière et esprit du journal du Mercur*e galant à Twitter (Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2013), pp. 49-64 ; avec Dinah Ribard, « Qu'est-ce que les mercures au temps du *Mercur*e galant ? », *XVII^e siècle* 270 (2016) : 9-22. Sur la dimension propagandiste du *Mercur*e galant, voir également les travaux de Chloé Hogg, en particulier *Absolutist Attachments* (Chicago, Northwestern UP : 2019).

[14] Dans sa récente thèse, Maxime Martignon, révèle l'existence d'une archive beaucoup plus importante, qui doit permettre de poursuivre l'étude de cette collaboration (« *Publier le lointain à l'époque de Louis XIV : réseaux savants, activité politique et pratiques d'écriture (France, 1670-1720)* », thèse de doctorat, Université Gustave Eiffel, 2020). Sur la collaboration, voir les références citées ci-dessus, en note 10.

[15] Sur l'influence de ces lettres en vers sur la presse européenne, voir par exemple le *Danske Mercurius* dans l'édition de Paul Ries (Copenhague : DSL, 1984). Alain Viala rappelle que les *Lettres en vers* constituent les ancêtres du *Mercur*e galant dans *La France galante* (Paris, Presses universitaires de France, 2008), pp. 276-277. Dans *Les Compagnons de Mercur*e, *op. cit.*, pp. 179-181, Marion Brétéché souligne le succès de la lettre intime, lancée par les lettres en vers, comme forme de la presse à la fin du siècle. Sur ce sujet, voir également Christophe Schuway, « Loret's Marketing Revolution: Audience Representation as Positioning Strategy in Seventeenth-Century Newspapers », *Studies in Book Culture*, vol. 12, (à paraître en 2021) [en ligne](#) ; Stella Spriet, « La *Muse historique* de Loret. Le récit d'une Fronde en vers burlesque » in *Mineurs, Minorités, Marginalités au Grand Siècle*, *op. cit.*, pp. 181-97 ; Jennifer Perlmutter, « Journalistic Intimacy », art. cit.

[16] Pour un répertoire de privilèges, voir Michèle Clément et Edwige Keller-Rahbé, *Privilèges d'auteurs et d'autrices en France : XVI^e-XVII^e siècles : anthologie critique* (Paris : Classiques Garnier, 2017) ; voir également Edwige Keller-Rahbé *et alii* (dir.), *Privilèges de librairie en France et en Europe : XVI^e-XVII^e siècles* (Paris : Classiques Garnier, 2017) ; Nicolas Schapira et Claire Levy-Lelouch : « Quand le privilège de librairie publie l'auteur » in GRIHL, *De la publication* (Paris : Fayard, 2002), pp. 121-137.

[17] Mathilde Bombart, Maxime Cartron, et Michèle Rosellini (dir.), *Recueillir, lire, inscrire. Recueils et anthologies à l'époque moderne, Cahiers du GADGES* 17 (2020).

[18] Sur le fonctionnement des recueils de poésie et les « tubes » poétiques jusqu'au *Mercurie galant*, voir Miriam Speyer, *Briller par la diversité : les recueils collectifs de poésie au XVII^e siècle (1597-1671)* (Paris : Classiques Garnier, 2021); voir aussi Mathilde Bombart, Maxime Cartron et Michèle Rosellini (dir.), *Le Recueil Barbin, Cahiers du GADGES*, 16 (2019).

[19] Barbara Selmeçci, « Donneau de Visé, amateur d'estampes et visionnaire. Le *Mercurie galant* en 1686 », *Les Dossiers du Grihl* 2 (2017), [en ligne](#); « L'actualité gravée au temple de mémoire. La mise en place du programme d'illustration du *Mercurie galant* au tournant de l'année 1678 », *Nouvelles de l'estampe* 252 (2015) : 54-68. Pour les nombreux travaux d'Anne Piéjus sur la musique dans le *Mercurie*, outre l'édition, le collectif et les articles cités ci-dessus, voir par exemple *Le Mercurie galant, témoin et acteur de la vie musicale* (Paris : IreMu, 2020) [en ligne](#). Voir également son [Catalogue des airs publiés dans le Mercurie galant](#) et le projet collaboratif qu'elle dirige, [Voix du Mercurie galant](#).

[20] Elizabeth Eisenstein, *op. cit.*, vol. 1, pp. 109-110. Voir également Ayesha Ramachandran, *The Worldmakers*, (University of Chicago Press, 2015).

[21] Sur cette hypothèse, je me permets de renvoyer à mon article, « L'organe des Anciens ? Retour sur les rééditions des *Caractères* de La Bruyère », *French Studies*, vol. 75, 1 (2021) : 17-33.

[22] Donna Haraway, « Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective », *Feminist Studies*, vol. 14, 3 (1988): 575-599. Je remercie vivement Evren Savci pour son éclairage à ce sujet.

Christophe Schuwey
Yale University
christophe.schuwey@yale.edu

Copyright © 2021 by the Society for French Historical Studies, all rights reserved. The Society for French Historical Studies permits the electronic distribution for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to the author, the date of publication, and its location on the H-France website. No republication or distribution by print media will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the Editor-in-Chief of H-France.

H-France Forum
Volume 16, Issue 3, #5